





# **Pépins en stock !**

*(Une mésaventure de Dan Bracco)*

## DU MÊME AUTEUR

*Aux éditions Jan Boscop*

- « El, tout simplement... », *roman*, 2012.

*Ailleurs...*

- « La cassette », *pièce radiophonique* diffusée sur la RSR (Radio Suisse Romande), en janvier 1987.

- « Pas de travail pastoral sans travail de la Foi »  
*Article* publié dans la revue « Prêtres Diocésains », n°1472 – Juin-Juillet 2008.

**Fred Solojak**

**Pépins en stock !**

**Roman**

**Jan Boscop Éditions**

Fred Solojak et Jan Boscop Éditions – Anthisnes - Belgique 2014

***Fred-solojak.blog4ever.com***

***[fred.solojak@gmail.com](mailto:fred.solojak@gmail.com)***

***“ Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées, à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »***

*Merci aux bistrotiers qui, faute de place,  
Rentabilisent jusqu'aux waters leur espace...*

*Il n'avait pas grandi ; là était son drame.  
Il croyait toujours que les parapluies accrochés aux bras des dames,  
Ne servaient qu'à les protéger de la pluie...*

(Fred Solojak)

*« On ne demande aux naïfs que d'être honnêtes... »*

(Victor Hugo)



**I**

**La maison-d'en-face**



1

Ce soir-là, je fumais une cigarette sur le seuil en regardant la maison-d'en-face. Elle venait d'être vendue. J'ignorais à qui. Les commères du quartier jouaient au turf sur le sujet. Madame Pluche, la doyenne de la rue, 88 ans le mois prochain, misait sur l'installation d'une concession *Citroën* ; mademoiselle Pilate, prof<sup>e</sup> de flûte en chambre et de piano au conservatoire municipal, sur l'ouverture d'une boîte de nuit ; Violaine Prout, une gentille souris peu utilisée par un mari burnouté, sur une pizzeria ouverte jour et nuit. Comme elle tenait l'info de son beau-frère, cleric chez maître Dutailis-Vernon, le notaire de la place des Thermes, si j'avais porté un quelconque intérêt au sort de la maison-d'en-face, j'aurais placé mes jetons sur elle.

Mais je m'en fichais, puisque Max, en me quittant trois ans plus tôt, avait cassé l'avenir comme un bout de bois sec...

Si elle était restée à mes côtés, rien ne m'aurait empêché,

dans l'absolu, *d'essayer* d'acheter les vingt-deux mètres de façade, les trois étages, les huit vitrines et les deux entrées de la maison-d'en-face. Le toit n'était pas en si mauvais état et pour le reste, avec de l'entregent auprès des banques afin de leur soutirer un crédit correct, une sacrée débauche d'idées originales et les services d'un architecte compétent, j'aurais pu en tirer un parti du diable, à en faire sauter de jalousie les pontages de mon bon Moretti, tandis que Max, Reine d'un nouveau royaume, se serait à nouveau pendue à mon cou, sans plus jamais songer à couper la corde...

Je tapai mon mégot dans le caniveau. Tirer des plans sur le passé ne servait à rien, sinon qu'à redresser dans ma mémoire, presque à le toucher, le fantôme de Max, avec ses boucles blondes, son parfum citronné et cette peau que j'avais caressée, à doigts toujours émus, pendant quatorze ans de fidélité, de trime, de sueurs et d'angoisses face à la valse endiablée des factures... Quatorze ans de bonheur gris et dur, jusqu'à ce soir fatal où je ne puis l'accompagner au *Bal des Commerçants*. Erreur irréparable... J'avais mal digéré les andouillettes du déjeuner, j'étais vert comme une pomme acide et je n'avais qu'une envie : pieuter devant la cuvette des vécés.

Le lendemain matin, un jour d'avril plein de cabriolets et de filles à moitié déloquées, Max m'avait engueulé à propos d'une livraison de gâteaux italiens soi-disant infects et surtout largement périmés. Si j'en avais eu au cul, j'aurais dû les remballer au fournisseur, un certain Roberto Giarmotta. J'étais toujours hors d'état d'objecter quoi que ce soit, mais, malgré mes convulsions intestines, je m'étais versé un whis-

ky, puis un deuxième, en la trouvant drôlement échevelée, Max, et *inhabituellement* ordurière. À midi, les cabrios s'étaient multipliés et les filles commençaient à faire sauter les boutons de leurs chemisiers mouillés de soleil. Max était repartie à l'assaut, en soutenant que j'étais une mauviette, que je n'aurais jamais dû signer ces contrats pourris avec Roberto Giarmotta, dont je devais être le seul, dans le monde entier, à ignorer la sulfureuse réputation. Je ne savais même plus en quoi consistait ce contrat, mais, à l'époque, il devait avoir une sacrée importance. Le terme « mauviette », pourtant bien ringard, m'avait fait réagir et jusqu'à treize heures, on s'était balancé à la figure la quintessence de nos répertoires respectifs. J'avais lubrifié le concours à l'aide d'un litre de rouge et d'une quinzaine de cigarettes. À seize heures, les cabrios avaient remis leurs capotes et les filles avaient reboutonné leurs chemisiers. Max, elle, avait amorcé *la bombe* : j'étais un mec fini, elle devait refaire sa vie... J'avais ricané « O.K.-O.K. » et je m'étais envoyé une rasade de whisky. À 18 heures, je faisais face à la télé, en ignorant si elle était allumée ou non. À 21 heures, Max avait enfourné dans un taxi Gigi, son foutu *Jack Russell*, deux valises, trois sacs de voyage et Lou, notre fille. Je ne m'étais même pas levé du divan pour l'aider. À quoi bon ? Elle frimait, n'est-ce pas ? Puis j'avais l'estomac laminé par l'envie de dégueuler, la bouche plafonnée par le tabac, le regard égaré entre Paris et Pékin... J'avais quand même voulu lui faire part de cette certitude qu'elle me faisait marcher, en dépit de mes jambes en coton, et qu'elle n'aurait pas le cran d'aller jusqu'au bout... Quand le volet métallique s'était abattu comme un couperet de guillotine, j'avais bien dû admettre qu'elle

n'avait jamais eu l'intention de rigoler...

Le plus dur, très vite, ce fut de digérer l'absence de Lou...

Une gosse de quatorze ans, dans une maison, c'est un feu d'artifice d'ambitions et de rêves, de galops dans l'escalier et de sanglots sur le lit, de vocalises dans la salle de bain et de cris d'horreur face à la pizza que l'on ne *peut absolument pas manger*, because les olives noires... Sa tête la pousse à jouer à la poupée, son cœur à modeler le prince charmant, son corps à s'envoyer en l'air — même si elle ignore où se trouve le palonnier — avec le premier héros de sa première boum qui possédera à la fois la gueule de Brad Pitt, les lunettes d'Elton Jones, le *Moon Walk* de Michael J., le gilet de son grand-père, le fric de son papa, le flegme de James Bond et les pouvoirs de Peter Pan...

Oui, s'il y a bien une chose que je ne pourrai jamais pardonner à Max, c'est bien le rapt de Lou...

Certes, à l'époque, j'aurais pu lutter comme un fondu des prétoires pour conserver un reflet de famille, un droit de visite un week-end sur deux, trente jours en été et sept à Noël, la signature sur le bulletin scolaire, bref jouer encore une moitié de mon rôle. Ayant pris conscience du prix à payer, je n'avais pas hésité une seule seconde. Il m'aurait fallu démolir ma vie ancienne et en livrer les débris à des inconnus qui auraient fait semblant de me connaître, à condition d'avoir crédité leur compte bancaire d'une somme suffisante pour éveiller leur intérêt. Ils auraient tout broyé, jusqu'aux

moindres de mes meilleurs souvenirs. J'aurais dû endosser le rôle du benêt pathétique pressuré par une salope, dans le cadre sulfureux d'un mariage de *losers*. J'aurais dû pleurnicher sur commande, approuver les scénarios les plus pourris, allonger de plus en plus de billets afin d'alimenter la machine à juger. Or, je n'étais ni assez riche ni assez menteur pour entamer, avec une seule chance de succès, ce parcours de va-nu-pieds de la détresse. Moi, j'avais vécu avec Max. On s'était aimé. On avait eu un gosse. On l'avait fait grandir le mieux possible. On avait lutté côte à côte jusqu'à ce foutu *Bal des Commerçants*. On s'était engueulé trois grosses fois un jour d'avril. J'avais chopé une gueule de bois et Max avait pris un taxi.

Telle était la réalité et elle me suffisait. La renier en l'attifant de psychodrames biscornus était indigne de moi, de Max, et surtout de Lou. Nous avons joué ensemble ; j'avais fait perdre la partie. Max avait rejoint une autre équipe. C'était, somme toute, *logique*. Le rapt de Lou, par contre, restait une affaire personnelle qui se réglerait, non avec le temps, ni avec de l'argent, mais en me souhaitant d'être atteint, au plus vite mais pas trop tôt, de la maladie inventée par monsieur Alzheimer, dont soit dit en passant, j'ai oublié le prénom...

J'allumai une nouvelle cigarette, ce qui n'influença en rien le sort de la maison-d'en-face ; elle était toujours là, *mais* vendue à un autre qu'à moi. Un lavis blême, brossé à gros pinceaux, occultait les vitrines. Un conteneur de chantier stagnait le long du trottoir. Ça faisait déjà deux jours qu'une équipe d'exploités clandestins avait commencé à vidanger